

3. — SCIENCES ÉCONOMIQUES

par

ERNEST MAHAIM

L'apport de l'Académie aux sciences économiques date de l'époque de sa fondation. Thonissen, dans son rapport pour le centième anniversaire de la fondation, aimait à rappeler que l'abbé Mann avait contribué aux discussions qui s'étaient élevées dès la fin du XVIII^e siècle au sujet des doctrines des Physiocrates et du grand ouvrage d'Adam Smith sur la *Richesse des Nations* (*Centième anniversaire*, t. I, *Rapport* de M. Thonissen, pp. 27 et 28). L'abbé Mann était considéré par Thonissen comme un précurseur de Malthus, parce qu'il avait exprimé avant celui-ci la loi du rapport de la population aux moyens de subsistance. (*Ibid.*, p. 231).

Mais le grand nom de QUETELLET (1796-1874) remplit toute la période de 1816 à 1845 et domine encore celle de 1845 à 1872. C'est à la Classe des lettres que l'immortel statisticien communiquait ses études de démographie qui sont incorporées dans sa *Physique sociale* et son *Anthropométrie*. On se rend difficilement compte aujourd'hui de la hardiesse qu'il y avait entre 1830 et 1840

à soutenir la régularité des phénomènes moraux (mariages, suicides, crimes) et de l'âpreté des discussions philosophiques sur le libre arbitre que soulevait cette question. Si la *Physique sociale* telle que l'entendait Quetelet ne s'est pas constituée, ses travaux en démographie n'en ont pas moins le mérite d'avoir ouvert des voies qui n'ont plus été abandonnées. Mais son vrai titre de gloire est d'avoir contribué comme personne à appliquer le calcul des probabilités à une grande variété de phénomènes sociaux. Sa théorie de « l'homme moyen » a été critiquée dans sa généralité, mais elle a été le point de départ de ces brillantes études de l'école anglaise qui sont aujourd'hui le plus bel achèvement de la méthode statistique.

A côté de Quetelet, on ne peut guère citer, pour la période antérieure à la nôtre, que DE DECKER (1812-1891), pour un discours sur l'influence sociale de la charité (1854), et DUCPÉTIAUX (1804-1868), pour une étude sur l'association dans ses rapports avec l'amélioration du sort de la classe ouvrière (1860), et un discours sur la question ouvrière en 1867.

Dans le demi-siècle qui nous sépare du centenaire, on ne trouve — parmi les décédés — que quatre de nos confrères dont les travaux appartiennent aux sciences économiques. Mais ils sont tous quatre des représentants éminents de la pensée contemporaine : ÉMILE DE LAVELEYE, HECTOR DENIS, VICTOR BRANTS et ÉMILE WAXWEILER. Grandes figures, tournées chacune vers un aspect différent du monde des idées sociales, elles furent pendant ce demi-siècle l'honneur de notre Compagnie.

On ne peut pas dire, cependant, que leurs travaux au sein de l'Académie furent les plus importants de leur œuvre. Mais ils y apportaient l'autorité de leur savoir et de leur prestige.

ÉMILE DE LAVELEYE (1822-1892), dit le comte Goblet d'Alviella dans la belle notice qu'il lui a consacrée, « fut un des membres non seulement les plus éminents, mais encore les plus actifs de notre Académie. Il ne faut pas en juger exclusivement par sa collaboration au *Bulletin*, mais encore par son assiduité aux séances des commissions où sa voix faisait autorité et par son empressement à accepter les fonctions souvent ingrates de membre du jury et de rapporteur ». (*Annuaire de l'Académie*, 1895, p. 220.)

« Il se faisait, dit Stanislas Bormans à ses funérailles, une haute idée de la mission du premier corps savant du royaume. L'Académie devait être, dans sa pensée, quelque chose comme le Sénat intellectuel de la Nation. Il y voulait voir, réunis dans la fraternité intellectuelle de la science, tous les hommes qui honorent leur pays dans la sphère sereine du savoir, quels que fussent leur conviction et leur parti. Son influence sous ce rapport a été grande et bienfaisante ». (*Annuaire de l'Académie*, 1895, p. 221.)

Les publications académiques d'ÉMILE DE LAVELEYE comprennent, en dehors de nombreuses notices bibliographiques, une série de rapports sur les Concours annuels de la Classe.

A la séance publique de la Classe, en 1887, il fit une lecture sur le *Respect de la propriété privée sur mer en temps de guerre*, où il défendit avec énergie les droits

de l'humanité et de la justice dans le droit de la guerre.

Élu directeur de la Classe en 1878, il prit comme sujet de son discours : *La Démocratie et l'Économie politique*. Après avoir passé en revue les phases de l'évolution de la démocratie, et avoir montré en quoi elle pouvait mettre en péril le développement de la nation, il indiquait le remède : la diffusion de la propriété : « c'est la propriété démocratisée qui sauvera la démocratie. »

On retrouve dans ce discours des idées chères au Maître, qu'il prit soin de développer plus tard. Mais ce serait singulièrement rapetisser son influence que de ne la voir que dans ses travaux d'académicien.

La carrière d'Émile de Laveleye est avant tout celle d'un homme merveilleusement de son temps. Dans sa vie de savant — une belle vie tout unie de pur savant — retentissent tous les événements sociaux contemporains. Après une éducation française particulièrement soignée, il prend contact à l'Université de Gand avec Moke et Huet, qui lui donnent l'un le goût de l'histoire, l'autre la passion de la philosophie sociale. Les événements de 1848 le trouvent tout préparé à s'intéresser pour toujours au socialisme et à la religion.

Il s'est déjà fait connaître comme essayiste, littérateur et économiste quand, en 1864, il est nommé professeur d'économie politique à l'Université de Liège. Dès ce moment, il a déjà rompu avec l'économie politique classique. En 1873 paraît la première édition de son ouvrage : *La Propriété et ses formes primitives*, chef-d'œuvre de la méthode historique qui fait époque dans les annales de la Science. La même année a lieu le congrès des économistes allemands à Eisenach, auquel Laveleye n'hésite pas à adhérer, ce qui le classe parmi

les socialistes de la chaire. Son délicieux petit manuel : *Éléments d'Économie politique*, est tout imprégné de la doctrine moderne, faisant de l'économie politique une science morale. Puis viennent ses études sur le *Socialisme contemporain*, où il s'attache à servir, en définitive, de truchement entre la pensée scientifique allemande et le public français.

C'était son rôle notamment dans la *Revue des Deux Mondes*, où il fit paraître nombre d'études de politique internationale, d'où est sortie notamment sa *Péninsule des Balkans*, si souvent prophétique.

Quand les questions monétaires étaient au premier plan des préoccupations, il s'y donnait tout entier : ainsi, en 1860, avec sa *Question de l'Or*, en 1889, dans sa discussion avec FRÈRE-ORBAN (1812-1896), et, en 1891, avec son volume *La Monnaie et le Bimétallisme*.

Au moment où les discussions politiques au sujet du suffrage universel et de la revision de la Constitution étaient les plus vives, il publiait quantité d'articles qui devinrent son grand et dernier ouvrage : *Le Gouvernement dans la Démocratie*.

On sait aussi qu'il ne s'est jamais désintéressé de la question religieuse : son article célèbre de la *Revue de Belgique*, intitulé : *Le Protestantisme et le Catholicisme dans leurs rapports avec la liberté et la prospérité des peuples* (1875), eut un retentissement mondial.

Et quelle fut la cause humanitaire qui ne le trouva comme champion : antialcoolisme, pacifisme, moralité, défense des nationalités opprimées, etc.?

Ame ardente pour le bien, servie par des dons naturels magnifiques, un délicieux talent de causeur et d'écrivain, il charma des générations entières d'élèves

et de lecteurs. Sa foi dans le progrès de l'humanité, dans le règne de la justice a laissé chez tous ceux qui l'ont connu une ineffaçable empreinte.

HECTOR DENIS (1842-1913) était également un convaincu. C'était aussi un apôtre, mais avec d'autres qualités.

Élu correspondant de l'Académie en 1892, il présenta, dans les vingt et un ans qui suivirent, nombre de notices bibliographiques et de rapports sur les concours annuels de la Classe, qui parurent dans le *Bulletin*.

Dans les *Mémoires* de la Classe des lettres, il donna plusieurs études importantes de statistique et de démographie. C'est d'abord le *Mouvement de la population et ses conditions économiques*, où il montre l'influence du prix des produits, du commerce extérieur et d'autres facteurs économiques (1900). Il fit ensuite une étude sur *Le Suicide et la corrélation des phénomènes moraux en Belgique*, qui était, mise à jour et enrichie de données précises, une continuation des études de Quetelet (1904). Il la reprit plus tard dans son mémoire sur *Les Index Numbers (nombres indices) des phénomènes moraux* (1909) et dans celui sur *Les phases de l'histoire des prix depuis 1850 et la corrélation des phénomènes économiques* (1913).

Dans toutes ces recherches, Hector Denis poursuivait l'idée de la corrélation des phénomènes sociaux et il voulait la rendre visible par la méthode graphique. Virtuose du diagramme, il aimait à en faire des interprétations pénétrantes et variées. Il attachait, dans son œuvre, une importance particulière à un volumineux Atlas où, avec la collaboration de sa femme, il avait

fait, pour ainsi dire, toute l'histoire économique de son temps.

Philosophe de l'école positiviste, il saisit plus d'une occasion pour défendre, devant notre Classe, les idées qui lui étaient chères, à propos de mémoires de concours ou de présentations d'ouvrages.

Son œuvre, en dehors de ses travaux académiques, est immense. Elle n'a pas encore fait l'objet d'un exposé systématique et complet. On y trouve de l'histoire des doctrines : il consacra deux volumes à l'*Histoire des Systèmes économiques* (1904 et 1907); de la science des finances, notamment une étude de l'impôt sur le revenu; de la démographie et de la statistique.

La question des crises l'intéressa à plus d'une reprise : son volume sur *La dépression économique et l'histoire des prix* (1895) est un ouvrage fondamental. La question monétaire retint aussi souvent son attention.

Mais son influence principale s'exerça surtout au sujet du socialisme. Il avait gardé de sa jeunesse une prédilection pour Proudhon. Élu membre de la Chambre des Représentants depuis 1894, il occupa dans le Parti ouvrier une place considérable et il fut entouré du respect et de la vénération de tous ses collègues. Ses discours parlementaires sont des leçons de science économique et sociale et de philosophie. Peut-être son esprit inquiet et quelque peu pessimiste tenait-il la foule à distance, mais la grande bonté et la sensibilité de son cœur contribuèrent à lui attirer la sympathie de la jeunesse.

VICTOR BRANTS (1856-1917) était aussi un convaincu, un croyant dans toute la force du terme, et ce fut aussi un chef d'école.

Son nom se trouve dans nos publications avant même son élection. Il fut lauréat du concours de 1881 pour un mémoire *Sur l'histoire des Classes rurales en Belgique jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*, qui reçut les éloges d'Émile de Laveleye, et qui est imprimé au *Recueil des Mémoires* in-8^o.

Dans nos *Bulletins*, il a donné chaque année depuis son entrée dans notre Compagnie, en 1895, une série de communications variées sur l'histoire nationale, l'histoire économique, des problèmes de législation du travail.

La question de l'usure, dans l'histoire du droit et en législation comparée, l'intéressa à plusieurs reprises. En 1896, il écrit : *L'Usure dans la législation contemporaine* (1903); *Les formes actuelles de la lutte contre l'Usure* (1905); *Le Salaire usuraire devant la loi et les juges allemands* (1910); *Le Salaire insuffisant devant la loi civile; quelques jalons de législation et de jurisprudence* (1910).

Dès 1897, il analysait *Un Cours de Droit au XVII^e siècle : Le Traité des Rentes de G. de Courselle*, auquel il revenait quelques années plus tard : *Un Cours de Droit au XVII^e siècle : le commentaire du Code de G. de Courselle*.

Il se plaisait à l'étude de la petite industrie; ses communications sur *La Petite Industrie en France* (BULLETIN, 1900); *Les Métiers de la Petite Industrie en Allemagne* (BULLETIN, 1902); *Le Recensement des Métiers en Autriche* (BULLETIN, 1905), en témoignent.

La période de notre histoire qui l'attira le plus fut le XVII^e siècle. Il nous donna successivement : *Les théories politiques et les États Généraux aux Pays-Bas*

sous *Albert et Isabelle* (1892); *Un Ministre belge au XVII^e siècle* : *Jean Richardot* (1901); *Quelques notes des comptes d'un gentilhomme au XVII^e siècle* (1905); *Une page de Sémitisme diplomatique et commercial au XVII^e siècle* (1905); *La description des Pays-Bas par don Forge de Henin en 1628* (1907); *Les théories politiques dans les écrits de L. Lessius*, puis *l'Économie politique et sociale dans les écrits de Lessius* (1910). Sur le XVIII^e siècle, il publia *Une critique de la liberté commerciale aux Pays-Bas en 1774* (1907).

Commissaire et membre du jury de nombreux concours, il est l'auteur de plus de quinze rapports.

Quant à ses notices bibliographiques, elles enrichissent nos recueils d'aperçus attachants sur la plupart des ouvrages d'économie politique ou d'histoire économique que les auteurs catholiques ont publiés de 1895 à 1914.

Dans l'*Annuaire*, on lit avec plaisir sa biographie de Pierre Willems (1899).

En dehors de l'Académie, Victor Brants publia de nombreux écrits qui alimentèrent pendant trente-cinq ans la réflexion du parti catholique. Élève de Le Play, il finit par se classer dans la démocratie chrétienne, tout en gardant une mesure et une modération qui le faisaient écouter dans tous les milieux. Son œuvre en matière de législation du travail est considérable : rapporteur de tous les projets importants au Conseil supérieur du travail, il prit une part active dans l'élaboration si difficile et si lente de nos lois sociales.

Sous le titre : *Les grandes lignes de l'Économie politique*, il livra son cours à la publicité, et des générations d'étudiants s'y initièrent aux éléments de la science. Livre de bonne foi, tout imprégné de la doctrine chré-

tienne, très riche en documentation, mais reflétant plus d'une fois l'hésitation d'une pensée sincère qui aperçoit toutes les faces et toutes les difficultés des problèmes sociaux.

Victor Brants a formé une pléiade d'élèves distingués qui ont publié de nombreux ouvrages de valeur, où l'on retrouve le souci des bonnes méthodes de la science que le Maître avait su leur inspirer.

ÉMILE WAXWEILER (1867-1916), dont la perte prématurée est toujours vivement ressentie, n'a pas eu le temps de donner la mesure de son talent. Mais telle était l'originalité et la force de sa personnalité qu'elle a posé son empreinte sur de nombreux esprits de notre temps.

Ses travaux académiques ne sont pas nombreux et ne reflètent guère toute son activité.

En dehors de rapports sur des mémoires de concours : sur *Le rôle des Trusts* (1904); sur *Le prix Castiau* (1905) et (1908) sur *Le Conflit des évaluations dans le débat du Salaire* (1907), on ne trouve qu'une lecture dans la séance publique de 1909 sur *L'Évolution de l'idée d'association des Salaires aux Profits*, analyse pénétrante des conflits ouvriers contemporains.

Mais en dehors de l'Académie son œuvre est considérable.

Sa première étude importante est un mémoire couronné par le Musée social de Paris sur la *Participation aux bénéfices* (1898), où il montre comment le sens aigu des réalités peut s'allier avec la plus ardente passion du progrès social.

Appelé par ses fonctions au Ministère de l'Industrie

et du Travail à prendre une part importante au recensement industriel (1900), il sut en faire une œuvre de science de première valeur.

Mais c'est surtout par l'organisation et la direction de l'Institut de Sociologie dû à la générosité éclairée de M. Solvay qu'il se fit connaître et apprécier. Son *Esquisse d'une Sociologie* (1906) traçait le vaste programme de recherches sur lequel il entendait construire la science nouvelle qu'il avait conçue. Initiateur et ferment d'activités scientifiques, il réussit à rassembler nombre de collaborateurs dont les travaux furent remarqués.

Les *Archives sociologiques*, qui ont obtenu, après sa mort, le Prix décennal des sciences sociales, constituent un recueil original et puissamment intéressant.

Ce serait de l'ingratitude de ne pas citer ses deux derniers ouvrages : *La Belgique neutre et loyale* et le *Dossier de la Neutralité belge*, œuvres de piété patriotique, qui firent plus pour la défense de la patrie pendant la guerre qu'aucune autre auprès des Neutres et notamment en Suisse.

Abattu en pleine vigueur par un fatal accident, il laisse une œuvre inachevée, mais si pleine de promesses, qu'elle ne tombera point dans l'oubli et que l'Académie moins que personne ne laissera périr.
